

In memoriam

Notre amie et collègue Stéphanie Gilet Le Bon nous a quittés. Membre fondatrice de l'EPFCL, elle a accompagné avec son mari Yves la vie de notre école, animée d'une détermination et d'une volonté de transmettre que ses souffrances physiques n'avaient pas entamées.

AME, enseignante au collège clinique de Bourgogne Franche-Comté, ses nombreux articles publiés dans nos revues en demeurent le témoignage. Le Mensuel publie en hommage l'un d'eux, « Guerre et trauma ».

Nous exprimons notre plus profonde sympathie à tous ceux qui l'ont connue et aimée, en particulier son mari Yves et leur fille Schorena, et nous leur présentons nos plus sincères condoléances.

*Marc Strauss, président de l'EPFCL-France
Martine Menès, présidente du collège clinique de Paris*

Stéphanie Gilet Le Bon

Guerre et trauma *

La guerre est sans conteste un débordement de jouissance dont les sujets supportent les effets dévastateurs, qu'ils en soient traumatisés ou non. Quand les sujets en sont traumatisés, la question se pose de savoir s'il y aurait avec la guerre une objectivité du trauma.

La névrose traumatique de guerre n'est pas sans avoir eu une influence sur l'évolution de la théorie freudienne. De la différence de position subjective entre le civilisé et le barbare face à la mort, Freud arriva, dans « Au-delà du principe de plaisir ¹ », à un antagonisme épuré entre pulsion de vie et pulsion de mort. C'est, entre autres, à partir de la répétition du cauchemar dans la névrose de guerre – qui répète à l'identique la scène traumatisante – qu'il dégagait la pulsion de mort. Et il gardera jusqu'à la fin une différenciation entre le trauma qui relève de l'inconscient (sous le régime du principe de plaisir) et le trauma « extérieur » où la vie est en jeu, qu'il distingue encore dans *l'Abrégé de psychanalyse* ². Le trauma, que Freud aborde dans les chapitres II et IV de l'« Au-delà... », est un des cas où le principe de plaisir qui régit la vie et l'évolution des processus psychiques est mis en échec. De même que la répétition, à partir de quoi Freud étaye l'existence de la pulsion de mort transcendant le principe de plaisir, est une inertie particulière de l'insistance répétitive, au-delà du thérapeutique (c'est la réaction thérapeutique négative).

Avec le trauma de l'ordre de la détresse – de *l'Hilflosigkeit* ³ –, comme dans la réaction thérapeutique négative, on est dans le registre de la Chose, de la jouissance, avec laquelle on a un rapport pathétique antérieur à l'inconscient, dans une position primaire.

L'au-delà du principe de plaisir, c'est aussi l'au-delà du thérapeutique ; et c'est dans cet au-delà que Lacan situe justement l'éthique. C'est pourquoi, à partir de *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan entreprend de faire entrer dans la pratique psychanalytique le maniement du réel, c'est-à-dire la façon d'opérer avec le « ça ne parle pas, ça jouit ». Dans le *Séminaire XI*,

il avance : « Aucune *praxis* plus que la psychanalyse n'est orientée vers ce qui au cœur de l'expérience est le noyau du réel ⁴. » C'est ainsi qu'il me semble que l'analyste peut s'engager « sur le front du réel », dans l'éthique de l'acte, au-delà d'une thérapeutique réparatrice, avec ces sujets qui sont pris, pétrifiés dans le trauma exceptionnel, la rencontre avec le réel dans sa dimension d'effraction, pour arriver à ce qu'ils puissent se dégager de cette jouissance qui s'impose à eux, dans le surgissement brutal du réel lors de l'événement traumatique.

C'est autour de ce questionnement que, dans mon cours, j'ai commencé par consacrer deux séances à la clinique des névroses traumatiques de guerre. Il faut dire aussi que vers le 11 novembre – comme par hasard –, je suis tombée, dans une librairie, sur *Orages d'acier*, qui est le journal du jeune Ernst Jünger, engagé volontaire à 18 ans pour la guerre de 14-18. J'ai réussi ensuite à me procurer *Der Kampf als inneres Erlebnis* ⁵, écrit plus tard, en 1922, réflexion consistante sur l'état psychique du combattant. Et j'ai pu vérifier la thèse de C. Soler sur Jünger ⁶, qu'elle donne comme un exemple de résistance au traumatisme, et approcher comment et pourquoi il a pu surmonter l'état de détresse psychique (*Hilflosigkeit*). La thèse est précisément que « le consentement aux pulsions, la non-méconnaissance du plus opaque et du plus noir des pulsions qui l'habitent, est le paradigme de ce qui peut protéger un sujet du réel traumatique. » J'ai aussi mis en parallèle le texte de Jünger avec « Notre attitude à l'égard de la mort », la deuxième partie des « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », que Freud a publié dans *Imago* en 1915 ⁷. Dans ce texte qui précède de quelques années seulement celui de Jünger, Freud dit en effet qu'il serait sans doute très intéressant pour le psychanalyste d'étudier les changements qui se produisent dans le psychisme des combattants. « Mais là-dessus je suis trop peu renseigné », ajoute-t-il. Et c'est là-dessus que le très jeune Jünger est justement très bien renseigné ; à partir de quoi il écrit deux ouvrages, ce que nous pouvons considérer comme un autotraitement de la situation traumatique de guerre.

C'est dans « Notre attitude à l'égard de la mort » que Freud fait remarquer que tous, nous tendons de toutes nos forces à écarter la mort, à l'éliminer de notre vie. Je vais en reprendre certains points, pour revenir à Jünger.

Il y a une attitude conventionnelle à l'égard de la mort que la civilisation nous impose : « Nous insistons toujours sur le caractère occasionnel de la mort, accident, maladie, infection, profonde vieillesse, révélant ainsi nettement notre tendance à dépouiller la mort de tout caractère de nécessité, à en faire un événement purement accidentel ⁸ » – purement

contingent ; nous nions donc la mort comme nécessité. Avec la guerre, il n'est plus possible de nier la mort, on est obligé d'y croire, et il ne s'agit plus de mort accidentelle cette fois. L'accumulation des morts à la guerre devient incompatible avec la notion de hasard. « Et la vie est redevenue assurément intéressante, elle a retrouvé son plein contenu ⁹. » Vous verrez que nous retrouvons cette thèse dans Jünger. Et c'est à ce moment qu'il distingue, lors de la guerre, deux groupes : le groupe de ceux qui risquent leur vie dans les batailles et le groupe de ceux de l'arrière. Selon lui, il serait sans doute intéressant d'étudier les changements qui se produisent dans le psychisme des combattants.

Ceux de l'arrière, à l'abri, ne peuvent cependant conserver leur ancienne attitude à l'égard de la mort, c'est-à-dire la nier, et sont perturbés du fait qu'ils n'ont pas encore trouvé de nouvelle attitude envers elle. Le choix qui s'offre à eux est : celle que nous pouvons attribuer à l'homme primitif (le barbare) et celle qui se cache dans les couches profondes de notre vie psychique ¹⁰. L'homme primitif, exception faite de la sienne propre, la trouvant comme nous irréaliste, prenait la mort au sérieux comme mettant fin à la vie – et s'en servait pour anéantir l'ennemi et l'étranger. Aussi tuait-il le plus naturellement du monde. Ainsi le meurtre, la faute sanglante sont-ils la base de notre histoire, la cause « d'un vague, obscur et humain sentiment de culpabilité et de notre idée du péché originel ¹¹ ». Mais, lorsque l'homme des temps primitifs, qui reconnaissait donc la nécessité de la mort, voyait mourir un de ses proches, un conflit naissait en lui – origine de l'ambivalence qui régit encore aujourd'hui notre attitude à l'égard de la mort des personnes chères : douleur et hostilité, la personne chère étant à la fois partie de « notre patrimoine intime » et étranger. Dans tout deuil, il y a douleur et satisfaction ¹². L'homme primitif qui tuait triomphalement son ennemi ne pouvait pas ne pas songer à la mort devant la disparition d'un être cher, mais en même temps il ne pouvait se représenter lui-même à la place du mort, d'où l'idée de l'existence après la mort ; façon de dépouiller la mort du rôle d'un facteur opposé à la vie, destructeur de la vie. C'est à cela que remonte la négation de la mort de la civilisation moderne. Et c'est encore devant le cadavre de la personne aimée et à partir de la culpabilité que sont venus les premiers commandements moraux : le premier et le plus important, l'ébauche de la civilisation – tu ne tueras point – en réaction contre le sentiment de satisfaction haineuse qui existe à côté de la tristesse devant le cadavre de la personne aimée, réaction qui s'est étendue peu à peu à l'ennemi et à l'étranger.

Alors, dans la guerre, les hommes restent sourds à ce commandement. « Et, à la fin de la guerre, le combattant victorieux retournera joyeux dans

son foyer sans être le moins du monde troublé par le souvenir de tous les ennemis qu'il a tués, soit dans les luttes de corps à corps, soit avec les armes agissant à distance ¹³. » Et, fait remarquer Freud, certains peuples dits actuellement sauvages, s'ils n'ont pas subi l'influence de notre civilisation, ont une autre attitude envers le retour des vainqueurs : ils sont tenus pendant un certain temps à l'écart du village et des femmes – pendant un temps rituel d'expiation des meurtres qu'ils ont commis à la guerre. Même si c'est par superstition, dans la crainte de la vengeance des esprits de ceux qu'ils ont tués, cela dénote une finesse éthique (*ethischer Feingefühligkeit*) qui certainement nous manque, à nous, civilisés.

Après avoir parlé des hommes primitifs, des *Urmenschen* – que l'on peut aussi traduire par barbares, les barbares –, Freud en vient à interroger notre inconscient.

Comment l'inconscient – celui des pulsions, là où se tiennent les *Triebregungen* – se comporte-t-il à l'égard du problème de la mort ? Exactement comme le barbare : notre inconscient ne croit pas à la possibilité de sa mort puisqu'il ignore la négation, donc le négatif de la mort. Les pulsions ne donnent aucun point d'appui à la croyance à la mort. Et c'est peut-être là le secret de l'héroïsme, le plus souvent instinctif (Freud emploie *instinktive*) et impulsif – primaire –, qui affronte le danger sans penser à la mort, sans angoisse de la mort ; la posture héroïque est conforme à l'inconscient (*dem Unbewusst entsprechende heldenhafte*). Par ailleurs, notre inconscient a encore aussi peu de scrupule pour infliger la mort à l'étranger et à l'ennemi. Ce qui différencie cependant le civilisé doté de notre inconscient, c'est qu'il se contente de souhaiter la mort sans la réaliser. Et dans la névrose, qui ouvre de larges perspectives sur la vie normale, il n'y a aucun doute quant à la fréquence et la signification des souhaits de mort inconscients. Tels sont les traits communs de notre inconscient et du barbare : une double attitude, loin de l'attitude vis-à-vis de la mort que nous imposent les conventions de notre vie civilisée – celle d'en nier la nécessité.

Alors, la guerre ne laisse subsister chez le combattant que l'homme barbare. En héros, il ne croit pas à la possibilité de sa propre mort et il faut souhaiter la mort et tuer les étrangers et les ennemis. Tant qu'existeront des différences tranchées entre les conditions d'existence des peuples, la guerre reste inévitable. « Ne ferions-nous pas bien de nous incliner devant cette situation et de nous y adapter ? », dit Freud. Ne ferions-nous pas bien d'assigner à la mort, dans la réalité et dans nos idées, la place qui lui convient, sans les illusions qui masquent la vérité ? Ce serait certes une régression ¹⁴, mais l'avantage à en tirer serait que nous nous rendrions la

vie plus supportable. C'est le premier devoir de tous les vivants (*aller Lebenden*). « Si tu veux pouvoir supporter la vie, soit prêt à accepter la mort. » Tel est l'adage que Freud invente à la fin de ce texte.

À partir de là, pouvons-nous aborder l'état psychique du combattant ? C'est-à-dire de celui que la guerre ne traumatise pas, de celui qui ne fait pas une névrose de guerre, une névrose traumatique, de celui qui est « un rouage de la gigantesque machine de guerre ¹⁵ ». Car tous les combattants ne font pas une névrose traumatique. Cela prouve qu'il y a toujours une implication subjective, même dans ce qui semble être parfaitement extérieur. « Nommons traumatique une situation vécue de détresse, détresse matérielle dans le cas d'un danger réel et détresse psychique dans le cas du danger pulsionnel [...] mais, il est peu probable qu'une névrose traumatique puisse être causée par le seul fait objectif d'être soumis à un danger, sans que soient impliquées les couches inconscientes de l'appareil psychique et la libido ¹⁶. »

Freud dit d'abord que la guerre « emporte les couches d'alluvions déposées par la civilisation et ne laisse plus subsister en nous que le barbare ¹⁷ », donnant libre cours aux pulsions « mauvaises » (*Böse*) sadiques et égoïstes avides de satisfaction, non transformées par Éros, par l'éducation, par la civilisation. La guerre provoque une pareille régression et un aveuglement logique.

Dans *Orages d'acier*, Jünger fait plutôt la chronique quotidienne de la guerre de tranchées, là où il se trouvait. Il a participé notamment à la bataille de la Somme. Il y a peu de réflexions sur l'état psychique du combattant de première ligne. Quelques touches cependant, comme le barbare, comme l'inconscient, le combattant ne croit pas à sa propre mort ¹⁸ : « Chacun s'en allait d'un pas traînant, à découvert, avec son insouciance habituelle à travers la zone de danger » ; « on est un monde pour soi » – dans le corps à corps, la conscience d'être invulnérable ; « un arrêt de la pensée où s'efface la différence entre la vie et la mort » – donc un « je ne pense pas », une destitution subjective.

Juste avant l'attaque : « Un instant qui avait quelque chose de magique, il rappelait la seconde où le souffle s'arrête avant un tour de force essentiel durant laquelle la musique se tait, tandis qu'on donne le grand éclairage. »

À l'infirmerie, auprès d'un combattant qui va mourir et qui fait une dernière blague : « J'appris ici pour la première fois que la mort est une affaire grave. »

Et puis au combat, « une agréable espèce d'enivrement, celle à peu près dont on jouit sur les balançoires de la foire ».

Le combat singulier au corps à corps : « À peine si l'on frôlait du regard le corps de l'ennemi mollement écroulé ; il était hors jeu ; un nouveau duel commençait. C'est le plus mortel des combats singuliers, qui prend fin seulement quand l'un des deux adversaires vole en l'air. » Et plus loin : « Le combat fait rage : je crois que chacun sentit à ce moment-là fondre tout ce qui en lui était personnel, et que la crainte sortit de lui [...] Plus de place dans le cœur pour l'angoisse, la mort avait perdu ses épouvantes, la volonté de vivre nous rendait tous aveugles et indifférents à notre sort personnel. » Plus de mirage narcissique ¹⁹ pour un sujet destitué. Il est intéressant pour nous de noter que, dans son ouvrage suivant, Jünger place le guerrier aux côtés du saint et du sage.

Je citerai encore ceci : « Quand nous avançâmes, une fureur guerrière s'empara de nous, comme si de très loin, se déversait en nous la force de l'assaut. Elle arrivait avec tant de vigueur qu'un sentiment de bonheur, de sérénité me saisit [...] l'immense volonté de destruction qui pesait sur ce champ de mort se concentrait dans les cerveaux, les plongeant dans une brume rouge [...] un spectateur non prévenu aurait peut-être imaginé que nous succombions sous l'excès de bonheur. » Ils sont là en plein dans les valeurs de jouissance. Tout cela n'est pas une histoire de courage. Et enfin, une dernière citation de cet ouvrage : « Il existe une responsabilité dont l'État ne peut nous décharger. C'est un compte à régler avec nous-même. Elle pénètre jusque dans les profondeurs de nos rêves. » Et ce compte à régler, c'est évidemment avec ses pulsions : « Tu as été ou tu es cela, celui qui tue. » C'est le registre de la jouissance pulsionnelle, dont chacun en effet est comptable.

Der Kampf als inneres Erlebnis est l'ouvrage qu'il écrivit trois ans après. Il a été traduit en français par *La Guerre comme expérience intérieure*, ce qui n'est pas tout à fait juste puisque *Kampf*, le combat, n'est pas *Krieg*, la guerre. Quant à *Erlebnis*, c'est un terme centré sur *Leben*, la vie. Et en effet, ce dont il va parler, c'est de la vie alors qu'on donne et qu'on reçoit la mort. Là, il assume la guerre comme une expérience de la vie la plus vivante, la vie au contact de la mort, l'expérience de l'être en guerre, tout entier en guerre : l'expérience du *Kampf*. Car, au plus profond de tout un chacun, existe le *Kampf*, la lutte, le combat, aussi bien avec soi-même. Nous sommes habités par le cruel et la discorde ; la guerre est au plus profond de soi, « la guerre est l'essieu de la roue de la vie ».

Ce qu'il développe, et qui peut effaroucher le « politiquement correct ²⁰ », est l'idée que la guerre, l'expérience du corps simplement corps qu'elle inflige ²¹, peut être l'occasion d'une connaissance de soi. La guerre : « Qu'avons-nous été pour elle et qu'a-t-elle été pour nous ²² ? »

« Après le cocon bien clos d'une même culture et du raffinement dans lequel le progrès semblait un accomplissement, nous voilà poussés par nos propres pulsions [...] aussi nus et bruts que les hommes des forêts et des steppes [...] les pulsions de l'humain redeviennent l'unique et le sacré et l'ultime raison. » On retrouve bien là des accents freudiens. « Dans la guerre, dès lors que la vie se rappelle à ses fonctions primitives, l'homme redevient ce qu'il fut toujours » ; « au combat qui dépouille l'homme de toute convention, comme des loques rapiécées d'un mendiant, la bête se fait jour, monstre mystérieux resurgi des tréfonds » ; « à l'instant de s'affronter, toujours arrive l'instant où l'on voit flamboyer la rouge ivresse du sang » ; « l'homme, c'est la volonté de tuer qui le pousse à travers les orages d'explosifs de fer et d'acier [...] et lorsque deux hommes s'écrasent l'un sur l'autre [ils] sont placés dans une relation première, celle de la lutte pour l'existence dans toute sa nudité [...] le plus faible va mordre la poussière. » Emportées, en effet, les couches d'alluvions déposées par la civilisation. Aveuglement logique, dit Freud, c'est-à-dire que la guerre fait traverser les semblants, qu'elle déboute l'Autre vers le réel de la pulsion.

L'horreur : « Elle est proche parente de l'ivresse du sang et du plaisir du jeu [...] chacun brûlait de regarder la Gorgone bien en face, même si son cœur devait s'arrêter de battre à cette vue. » L'horreur qui vous tient entre rire, humour macabre et folie : « Si tout à coup en plein milieu, un jet de feu s'arrachait à la terre, on entendait jaillir dans l'infini le cri bouleversant d'une prise de conscience intégrale. Peut-être, dans les derniers feux de ces cerveaux, le noir rideau de l'horreur s'était-il envolé en fins bruissements : mais ce qui restait tapi derrière, la bouche pétrifiée, ne pouvait plus en donner message. » Telle est la rencontre avec le réel, pourrions-nous dire, et c'est ce rapport au réel que Jünger tente de faire passer au symbolique.

La tranchée : « En première ligne ou dans les tranchées le sentiment d'être un combattant subsistait enfoncé au fond de nous-même [...] toujours aux aguets attentifs au signal de danger. » Ce n'est pas l'état d'*Hilflosigkeit* dans cet environnement où pesait, comme dans les temps primitifs, une menace incessante. Ce n'est pas l'état du « sans ressources », la situation de détresse matérielle ou psychique, mais la situation de danger en progrès sur la situation de détresse, comme nous l'indique Freud ²³. Ce progrès, c'est lorsque l'individu peut intérioriser le danger, faire d'une situation

de détresse une situation de danger, dans laquelle est donné le signal d'an-goisse qui mobilise assez le sujet pour être un facteur de résistance à la surprise traumatique.

Ainsi, selon la thèse de C. Soler, nous avons là l'exemple extrêmement précieux d'un sujet qui, ayant franchi le principe de plaisir, dans un discours ni progressiste ni pacifiste – il n'est pas dans le registre de la belle âme, en effet –, tente de donner sens à ce qu'il a vécu, sans jamais dénier les pulsions qui l'habitent ; de quoi découle, semble-t-il, sa résistance au réel traumatique.

* ↑ Journée nationale des collèges cliniques du Champ lacanien à Toulouse, le 24 mars 2007. Texte initialement paru dans la *Revue des collèges cliniques du Champ lacanien*, n° 7, *Trauma et fantasme*, mars 2008, Paris, Hermann, p. 29-35.

1. ↑ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

2. ↑ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, Puf, 1975.

3. ↑ *Hilflosig* : sans ressource ; à la fois sans Autre, sans le « surmoi protecteur » du discours collectif, et sans possibilité de mettre en œuvre le principe de plaisir ou ses propres capacités symboliques pour canaliser, répartir le trop d'excitation libidinale déclenché par l'impact du réel.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 58.

5. ↑ Traduit en français par *La Guerre comme expérience intérieure*. Cf. note 22.

6. ↑ C. Soler, *L'Époque des traumatismes*, Rome, Biblink, 2004.

7. ↑ S. Freud, *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*

8. ↑ *Ibid.*, p. 254.

9. ↑ *Ibid.*, p. 256.

10. ↑ *Ibid.*, p. 257.

11. ↑ *Ibid.*, p. 268. « Nous descendons d'une série infiniment longue de générations de meurtriers qui comme nous peut-être, avaient la passion du meurtre dans le sang. » Freud fait d'ailleurs allusion dans ce passage à *Totem et tabou*, qu'il a écrit l'année d'avant, dont la thèse est que le péché originel est le parricide, le meurtre du père.

12. ↑ *Ibid.*, p. 256. « Dans le deuil nous sommes comme le barbare : nous rencontrons ce conflit à l'égard de la mort entre la mort niée et celle conçue comme destruction de la vie, du fait que l'être cher est à la fois notre patrimoine intime (*innerer Besitz*) et, par d'autres côtés, est en partie étranger et ennemi. »

13. ↑ *Ibid.*, p. 261.

14. ↑ Freud entend « régression par rapport à la civilisation » : prendre la mort comme la prend le barbare.

15. [↑](#) *Ibid.*, p. 236, dans la première partie.
16. [↑](#) S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Puf, 1978, p. 95. Freud a ici unifié danger extérieur et danger pulsionnel, ce qui souligne la participation du sujet, son implication subjective dans le moment traumatique.
17. [↑](#) *Ibid.*, p. 266.
18. [↑](#) E. Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Le Livre de poche, 2002, p. 79, 94, 114, 123, 132, 225, 281.
19. [↑](#) Ferenczi, dans son introduction au congrès international de psychanalyse à Budapest en septembre 1918, note que ceux qui montrent une fragilité à l'impact du réel, les névrosés de guerre, sont souvent des sujets très narcissiques ou bien des sujets qui, en dépit d'une lâcheté réelle, s'imposent par ambition des actes de courage.
20. [↑](#) Voir l'article de Julien Gracq : « L'œuvre d'Ernst Jünger en France », republié dans les *Cahiers de l'Herne*, n° 20, décembre 1972, p. 205 et suivantes. « Cette sagesse un peu hautaine, cette lucidité impavide où nous frappe surtout le sentiment de la distance prise, cette lecture sidérale du monde comme il va [...] parce qu'elle a été conquise à travers les pires moments de l'histoire : l'émail dur et lisse qui semble protéger cette prose contre un toucher trop familier nous semblerait peut-être un peu glacé si nous ne savions, et si nous ne perdions jamais le sentiment au cours de notre lecture, qu'il a été obtenu à l'épreuve du feu. [...] Derrière l'œuvre [...] de Jünger, que ses prestiges à eux seuls recommandent, nous percevons le répondant d'une vie pleinement éprouvée. [...] à travers elle tous les moments d'une vie – et nous devinons que certains le secouèrent jusqu'en ses racines – sont sauvés. »
21. [↑](#) Et même l'expérience du rapport à « la chair à canon », à l'innommable du corps déchiqueté, chair brute non habillée par l'image érotique du corps...
22. [↑](#) E. Jünger, *La Guerre comme expérience intérieure*, Paris, Christian Bourgois, 1997, p. 35, 34, 38, 39, 52, 59.
23. [↑](#) S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*. Voir aussi « Au-delà du principe de plaisir » : « L'effet traumatique peut se faire d'autant plus facilement en raison du manque de préparation par l'angoisse » (p. 74 et 75). De même, Freud dit que le cauchemar est une tentative de traitement du trauma : il se répète pour faire naître l'état d'angoisse qui a manqué.